

À la recherche du temps perdu

Un article de Septembre Tiberghien, l'Art-Même #60, 4e trimestre 2013

Avec son installation intitulée *Left*, présentée dans les vitrines de la galerie Rossi, Patrick Carpentier met en place un dispositif basé sur l'absence et la réminiscence de lointains souvenirs. L'ambiguïté du titre laisse à penser que l'œuvre est un *work in progress* habité par les thèmes de prédilections de l'artiste, à savoir la famille, l'amour, ainsi que la mort. Car *Left* signifie à la fois ce que l'on a laissé derrière soi et ce qui est resté intact ou ce qui reste à venir. Ainsi, le sentiment de vide et d'abandon est contrebalancé par une lueur d'espoir, la possibilité d'une reconstruction future. Chez Patrick Carpentier, il est toujours question de la perte de l'être aimé et de l'incommunicabilité des êtres. Homme de théâtre avant d'être cinéaste, l'artiste est passé maître dans la captation et le rendu d'émotions subtiles liées au travail du deuil. En témoigne sa production cinématographique des dernières années, et notamment sa trilogie « Irrégularité de la déchirure », constituée des films *God is a dog* (2004), *les 9 mardis* (2005) et *Combat* (2006). À l'exception de ce dernier, ces journaux filmés en super 8 dévoile l'intimité d'une rupture avec une certaine pudeur, en faisant un usage particulier de la narration. « On ne souffrirait pas aussi fort si on n'aimait pas autant » affirme avec désarroi le narrateur de son plus récent film, *Walden* (2009). La douleur est une conséquence directe de l'attachement dont l'artiste semble avoir pris son parti comme d'une sentence irrévocable. Ainsi, le caractère auto-biographique de la démarche de Patrick Carpentier et sa brève incursion dans la fiction peuvent rappeler le travail de Sophie Calle. Dans *Douleur exquise* et dans *Prenez soin de vous*, l'artiste traite de la rupture amoureuse en exposant l'objet de sa douleur – une photographie de chambre d'hôtel ou une lettre de séparation – à la manière d'une relique. Toutefois, si l'aspect expiatoire est également présent dans l'œuvre de Patrick Carpentier, c'est de façon plus discrète et peut-être moins perverse. Chez Rossi, l'artiste explore d'autres médiums et s'expose par conséquent à une nouvelle grille de lecture. Plus statique, l'installation *Left* ne permet pas la mesure du temps, mais suggère à travers un rapport entre planéité et volumes un certain goût pour l'ordonnancement esthétique. L'on devine que ces photographies, sculptures et petits objets sont pourvus d'une charge symbolique manifeste, quoique difficilement pénétrable. Le point de départ de cet assemblage est la lecture du cours de Roland Barthes sur *Le Neutre* au Collège de France à la fin des années 1970. À cette époque le sémiologue et futur auteur de *La chambre claire* venait de perdre sa mère. C'est

pourquoi il avoue au tout début du cours éprouver un « désir du neutre », soit une envie d’anesthésier cette douleur qui l’habite continuellement. Par ailleurs, dans son discours inaugural, Barthes définit le neutre comme une tentative de déjouer le paradigme, né de l’opposition entre deux termes, afin d’en court-circuiter le sens. À l’aide de trente entrées, qu’il nomme des « figures » du neutre, glanées au fil des lectures de sa bibliothèque personnelle de vacances, Barthes nous fait pénétrer au cœur de son intimité et constitue « non pas un dictionnaire de définitions mais de scintillations. »

De la même manière, Patrick Carpentier offre une interprétation subjective du neutre à travers des fragments insolites qui produisent de légers effets de miroitement. Ici, quelques polaroids immortalisent la courbe d’une architecture ou la forme triangulaire créée par la cime des arbres. Là, une très fine tige d’or poncée, réalisée grâce au trésor familial patiemment accumulé, fondu, puis refaçonné, représente une ligne du temps. Comme si l’héritage transmis à travers les âges pouvait se résumer à une affaire de temporalité, à un étalon de mesure. Comment peut-on jauger la perte d’un être cher si ce n’est par la négative, semble conclure l’artiste par le biais de ce geste précis et minimal ? La série de photographies intitulées *Scenes* parle également d’une disparition progressive, de zones désertées devenues théâtre de l’imaginaire. Un peu plus loin, cinq versions différentes de l’ouvrage de Walter Benjamin *L’œuvre d’art à l’ère de sa reproductibilité technique* sont empilées sur une tablette. Leurs couvertures de tailles et de couleurs variés forment un camaïeu de gris bleuté. Dans ce livre, il est aussi question de disparition, plus précisément de la perte de « l’aura » ou de l’authenticité de l’œuvre suite à sa reproduction mécanique. Face au silence de ces objets d’une sensuelle beauté, inaccessibles puisque murés derrière une vitrine, le spectateur n’a plus qu’à se laisser aller à une rêverie mélancolique à la recherche du temps perdu.

Septembre Tiberghien